

NOTES SUR UNE RENCONTRE

Valeria A. HERNANDEZ
IRD

Une longue conversation

Les années quatre-vingt-dix resteront dans l'histoire argentine comme la décade des mirages premier-mondistes. Le chef de tribu, Carlos Menem (président de 1989 à 1995 et réélu de 1995 à 2000), assisté par son shaman de la « génération Chicago boy », l'économiste Domingo Cavallo, a eu peu de mal à convaincre les Argentins qu'avec quelques efforts conjoncturels, ils gagneraient les rangs du monde industrialisé de manière pleine et définitive. En effet, en supportant les douleurs provoquées par « la chirurgie majeure sans anesthésie », euphémisme donné alors aux plans d'ajustement structurel mis en place à l'époque du « tout FMI », ils obtiendraient enfin le niveau de vie qu'ils méritaient étant données les richesses du pays et l'origine historique (européenne) de ses habitants.

Dans le cadre de cette politique, la parité avec le dollar avait été décrétée. En peu de temps, on a assisté au déferlement des produits étrangers sur le marché local. Les rues se peuplaient de voitures japonaises et américaines dernier modèle ; les supermarchés arboraient avec ostentation les objets les plus exotiques et raffinés (camemberts français, huiles d'olives italiennes et espagnoles, saucissons allemands...) ; et, à l'université, on voyait défiler les figures internationales à la mode.

En 1994, dans l'effervescence de cette ambiance mondaine à laquelle je tentais de me soustraire, Felix Schuster, directeur de la

chaire d'épistémologie des sciences sociales dont j'étais assistante des travaux pratiques à l'Université de Buenos Aires (UBA), organisera un mois de travail intensif autour d'un séminaire animé par Gérard Althabe. Ma disposition à l'écoute et à l'échange dans ce cadre était assez compromise : d'une part, même s'il fréquentait l'Argentine depuis 1986, le nom de cet anthropologue français, directeur d'étude de la très reconnue École des hautes études en sciences sociales, ne signifiait pas grand-chose pour moi et, d'autre part, je refusais la logique de ces séminaires « intensifs » selon laquelle en quelques séances on était censé recevoir « la parole divine » de personnalités emblématiques de la discipline ; la lumière se faisait alors dans les pauvres (et quelque peu sauvages) têtes des étudiants. Inutile de dire que ce que je vais entendre dans son premier cours suffira pour anéantir toute résistance de ma part, dissoudre le plus petit doute quant à la valeur intellectuelle de la perspective que Gérard Althabe nous exposait.

Au fil des séances, Gérard a présenté les différentes pièces conceptuelles de son épistémologie de l'anthropologie. À l'époque, j'étais spécialement sensible à cette approche : ma formation à la recherche au cœur d'une équipe dirigée par F. Schuster, philosophe de la science, me confrontait depuis des années à des débats épistémologiques mais dont la pratique scientifique de référence était la physique (ou tout au plus la biologie !) Popper et le Cercle de Vienne, Khun et la révolution opérée par le changement de paradigme, Hempel, Lakatos, Feyerabend... La liste était longue mais aucun argumentaire ne convenait à mes problèmes sur le terrain, sur l'écriture, l'interprétation. Les discussions suscitées par les « postmodernes » aux USA étaient plus proches, mais il leur manquait une dimension essentielle : le politique. En ce sens, lorsque Gérard a développé devant nous les multiples questionnements et problématiques auxquels il se confrontait au cours de ses enquêtes au Congo, à Madagascar, en France, en Roumanie, en Argentine, je me suis reconnue dans ces inquiétudes et incertitudes où l'on apercevait comment la dimension théorico-méthodologique était réinvestie dans une préoccupation pour la dynamique sociopolitique, économique et historique du champ en étude. Son

anthropologie politique « au présent et du présent » fera ainsi écho aux diverses interrogations que je me posais depuis ma première enquête auprès de la communauté scientifique des biologistes argentins.

Paradoxalement, alors qu'a priori je n'attendais rien de ces cours, la rencontre avec Gérard a eu le statut d'une rupture, d'un passage à autre chose. Comme le miroir d'Alice, ce séminaire a été la porte d'accès à un autre espace, celui instauré à partir d'un dialogue d'une qualité unique : dialogue profond, véritable, implacable, sensible, intelligent, bienveillant. Ce sont les adjectifs qui aujourd'hui me viennent à l'esprit lorsque je tente de le définir. Cette qualité tenait sans doute aussi au fait qu'il ne s'érigait pas en autorité mais, bien au contraire, se posait en partenaire dans l'action conjointe que l'on développait : penser en anthropologue. C'est peut-être à cause, en partie, de cette dynamique de l'échange dont il était l'artisan qu'il n'a pas fondé une « école » ou qu'il n'a pas formé des « disciples ». Même ceux qui auraient préféré trouver en lui un « maître » n'ont pas pu combler leur souhait ; tout simplement « ce n'était pas dans sa nature », en reprenant les mots d'un proverbe espagnol (je crois) !

Ce mois de juillet, nous avons initié une longue conversation qui portait essentiellement sur la mécanique de production des savoirs ancrés sur le social et ayant une valeur critique, transformatrice, pouvant apporter des éléments efficaces dans un projet d'émancipation. Gérard est devenu ainsi un interlocuteur privilégié dans mon travail de recherche, statut qui n'est pas sensible aux aléas de l'existence physique et qui, de ce fait, reste inchangé bien qu'investi dans une autre dynamique : celle que l'on peut construire avec *l'œuvre* lorsqu'elle est assez riche pour se constituer en source intellectuelle de dialogue.

Détour argentin, détour français

Son rapport au terrain argentin commence en 1986 lorsqu'une collègue de l'EHESS, Sophie Fisher, l'invite à participer à un projet de recherche sur la « Communication sociale et anthropologie de

l'économique en Argentine » (1986-1989). Gérard arrive alors dans un pays qui vient de réintégrer (depuis janvier 1984) le consortium international des démocraties occidentales. Ce n'est pas le « fast » menemiste (décade de 1990) qu'il avait d'abord connu mais un pays qui tentait de se guérir des blessures infligées par la dernière dictature militaire (mars 1976-décembre 1983). En fait, je l'ai entendu dire à propos de cette expérience qu'ayant travaillé en Afrique dans le contexte de la décolonisation, l'idée de mener des enquêtes dans ce cadre de « post-dictature » l'avait immédiatement séduit.

Il entrera en contact tout de suite avec le monde académique, intellectuel et artistique (surtout des écrivains) local et se mettra à se remémorer l'espagnol appris à l'école¹. Il développera des projets de recherche, notamment avec des collègues sociologues, anthropologues, historiens et philosophes de l'Université de Buenos Aires (Faculté de sciences sociales et Faculté de philosophie et lettres) dont il sera, selon les cas, plus au moins content des résultats. Mais surtout il sera attiré par ce qu'il appellera « l'incertitude » de Buenos Aires. Alors que dix ans d'explorations multiples dans cette ville se sont passés, il note sur son calepin de voyage (septembre-octobre 1995) :

Arriver à Buenos Aires, c'est arriver où ? Quelle est cette ville, quel est ce lieu ? Toujours la même impression de l'incertitude du lieu. Le charme de la ville est dans son incertitude. Elle se veut le miroir d'autres lieux : la référence vieillissante qu'est Paris, la référence de ce moment du libéralisme outrancier qu'est Miami. La ville est toujours ailleurs, en dehors d'elle-même. Non seulement les Indiens ont été massacrés à la fin du siècle précédent, mais ils sont niés, ils sont refoulés en dehors de l'histoire. Ce faisant, Buenos Aires brise son appartenance à l'Amérique du Sud, alors que cette appartenance est là, dans ces *criollos* de l'intérieur (la problématique de Sarmiento : la ville, c'est la civilisation contre la barbarie, au

¹ Il avait un rapport particulier aux langues étrangères : une sorte de pudeur l'empêchait de les parler alors qu'il les lisait et les comprenait correctement. Ainsi, par exemple, lors des séjours à Buenos Aires, c'était assez drôle de suivre ses débats avec les collègues où, comme dans une minitour de Babel, chacun parlait sa langue maternelle (même un étudiant américain de passage par l'Argentine y a apporté son anglais !)

tournant du début du siècle la barbarie est dans la ville). Nulle proximité avec le Chili, si ce n'est dans les moments de tension sur la délimitation de la frontière ; le Brésil c'est un autre monde, exotique, qui est là avec les lieux de culte *umbanda*. Incertitude sur l'acte de la fondation de la ville (on ne sait pas où a été placé le premier établissement, les fouilles archéologiques démentant l'emplacement reconnu de l'actuel parc Lezama).

Buenos Aires dans la continuité du Sud, la fin de la terre, sans clôture. La fin dans le vide de l'Antarctique. Le Sud mythique et le sens qu'il prend : c'est la continuité de l'étalement de cet urbain dans la grande plaine (la pampa) et corrélativement elle tourne le dos au Rio de la Plata (cette ouverture sur l'océan). Là le sens des aménagements urbains actuels sur l'emplacement du port Madero et les *costaneras* (nord et sud).

Buenos Aires a une relation particulière avec le temps, l'histoire, le plan de la fondation (en damier), et ce plan sera la trame maintenue dans le développement de la ville. Cette trame est toujours là : l'infini. On est dans la durée cyclique (et non une histoire cumulative). Considérer les immeubles qui changent comme dans un mouvement brownien. Et là, l'absence de pratique collective (l'exception de l'aménagement de l'avenue de Mai et des Diagonales, actuellement les aménagements autoroutiers qui prolongent ceux menés par les militaires), l'absence d'urbanisme, de lois efficaces, d'où l'extraordinaire variété : un immeuble de 15 étages juxte une maison du début du siècle, c'est le règne anarchique des promoteurs.

À chaque nouveau séjour en Argentine, il met en place la même pratique d'observation totale du champ sociopolitique, quel que soit son objet conjoncturel d'enquête (une entreprise de publicité, une école, un quartier, une coopérative pour l'habitat, un laboratoire de recherche en biologie moléculaire, les médias locaux, etc.). Il découpe quotidiennement les principaux journaux (*La Nación*, *Clarín*, *Página 12* et *Ambito financiero*) et en tire la substance anthropologique ; il lit les livres locaux de référence pour apprendre l'histoire politique, intellectuelle et artistique du pays ; il fait des séminaires pour entrer en contact avec les étudiants et les collègues de manière à comprendre quels sont les intérêts, les sujets et les problématiques d'étude auxquels ils sont sensibles ; par les

enquêtes qu'il conduit, il approfondit ses connaissances du paysage qu'il découvre un peu plus au retour de chaque voyage².

Telle une fourmi, son travail de chercheur est permanent, infatigable et omniprésent ; chaque geste contient et est pris dans ce rapport d'observateur, d'auscultation de « l'univers social et symbolique » qu'il pénètre peu à peu. Il veut comprendre ces gens qui l'entourent et sa méthode consiste à se rendre disponible en tant que sujet-dispositif d'échange.

Ayant fait sa connaissance en Argentine, j'ai cru que cette disponibilité à l'écoute faisait partie de son dispositif de recherche et que, dans la vie quotidienne, son comportement était autre. Je me trompais. En fait, « chez lui », en France, il aura le même rapport au monde : il le décrypte, il l'explore, il y évolue comme s'il lui était étranger. Ce positionnement sera d'ailleurs un nouveau point de rencontre dans la mesure où, une fois installée à Paris pour faire mon doctorat, je me reconnais, pour la première fois, comme « étrangère » à l'environnement socio-normatif dans lequel je dois m'insérer. Les premières années de l'expérience française auront, pour moi, l'effet d'un révélateur de mes propres cadres symboliques (et même de mes modalités de perception sensible et affective : ce qui est correcte ou incorrecte bien sûr, mais également ce qui est beau ou laid, grand ou petit, lumineux ou obscur...) et les conversations avec Gérard seront aussi un espace d'exégèse de ces constats. En France, il était le seul témoin de mon « être-en-Argentine » ; à Buenos Aires, j'étais une interlocutrice prévenue de sa démarche d'enquête « en continu ». Nous nous reconnaissions en tant que pratiquants d'un regard réflexif sur « le vécu » des deux côtés de l'Atlantique.

Dans cette dynamique de questionnements incessants de « l'étrangeté » sous toutes ses formes (quant à l'environnement social, institutionnel, idéologique..., quant à soi et aux autres, quant

² Il nous reste ses carnets de voyages retrouvés dans sa bibliothèque, où les notes manuscrites sont parsemées d'articles de journaux, de publicités ramassées dans la rue, parfois de photos de la ville ou d'un billet de cinéma.

aux idées forgées sur l'histoire et sur l'avenir...), j'ai découvert qu'il se sentait, comme moi, « déplacé », toujours « ailleurs ». Chez lui, ce sentiment était profond et existentiel. C'est peut-être là que son immunité à toute croyance transcendante s'était nourrie ; il semble certain que son extraordinaire capacité d'émerveillement y trouvait une source de renouvellement inépuisable. Aussi, sa condition imaginaire d'étranger lui permettait de comprendre dans toutes ses dimensions et en profondeur la *position symbolique de « l'autre »* car il en faisait l'expérience en permanence. J'y reviendrai.

Sur le terrain argentin, il exerce sa curiosité à l'extrême en cherchant à côtoyer différents secteurs sociaux, politiques, économiques... De ses expériences, il lui reste des impressions aux couleurs et intensités variables. Sur ce même calepin de 1995 il note quelques éléments du puzzle qu'il tente de reconstruire :

Qu'est-ce qu'il y a derrière ce point de vue un peu littéraire [de la ville de Buenos Aires] ? Ainsi Isla Maciel, les bidonvilles et les *barrios* [quartiers] qui sont arcbutés sur la différence (les *asentamientos* ; Quilmès). L'aspiration généralisée et profonde à l'accession à la maison à soi (la coopérative de Barrancas). Dans le Florès coréen, la xénophobie. L'enracinement d'une population venue d'ailleurs ; la légèreté de la citoyenneté dans une ville de migrants, dans une société composée de gens venus d'ailleurs : quelle est l'unité ? (Les rituels de cette unité : le football). Le contraste avec les quartiers Nord : on parle de deux villes, de deux Argentines. Evidemment cette représentation est consolante, mais non, Buenos Aires est une (le démantèlement du système redistributif péroniste : ce n'est qu'un président et un pouvoir péroniste qui pouvaient ainsi détruire l'héritage et réaliser enfin le vieux rêve de la droite en 1955 et des militaires).

L'avenue Corrientes, une décadence. Le café La Paz, la nostalgie d'un passé (les années soixante et la première moitié de soixante-dix) ; le film sur Nevares et le public réduit et vieilli. Dans les librairies, de moins en moins de production locale. C'est le passé de la répression des années de dictature, ce passé est toujours là (Astiz, Bergé, quelques mois avant, les aveux du capitaine de corvette Scilingo). Dans *Página 12*, les placards avec photos comme souvenir des disparus, de même dans l'entrée de Puan [nom de la rue sur laquelle est la Faculté de philosophie et lettres].

La neutralisation de ce passé qui est réduit à la répression (le procès [aux militaires des trois « Juntas »] de 1985, le *Nunca Mas* [livre qui

recueille les témoignages des « victimes » du terrorisme d'État entre 1976 et 1983]) : celle-ci efface totalement ce que fut cette période, la positivité de la libération. Une génération est effacée de l'histoire (les vaincus sont réduits à être des victimes ; la culpabilisation généralisée).

Boca [club de football très populaire] : le football comme instrument de construction du lien social ; la description de l'événement (la violence maîtrisée, la mise en scène, l'entrée et la sortie) ; les tribunes et les supporters et leurs chants qui se répondent, la Bombonera (nom donné au stade de football du club Boca). Le contraste entre le cadre, le contexte (cette masse rassemblée) et ce qui se passe sur la pelouse (la TV rétablit l'articulation).

Il faut donner sens au football, un espace public onirique (dans lequel les politiciens plongent) ; la campagne pour l'élection du président de Boca et le mimétisme de l'élection politique. Les débats sans fin autour de Maradona et son retour. Reprendre le Mondial de l'an dernier (les originaires des pays rencontrés par l'équipe nationale : le match de Séoul et le reportage dans Florès coréen).

La lecture des journaux (ou la TV) : l'interrogation sur l'espace public, son mode d'existence (le personnage inusable de Menem) et ce qui transparaît dans ces informations (les policiers, l'enquête sur l'attentat de l'Amia [nom de l'association juive victime d'un attentat à la voiture piégée] ; la multiplication des scandales financiers impliquant les politiciens, ces dénonciations n'ont pas d'écho, comme n'ont pas d'écho les émeutes dans les provinces, celles du Rio Negro après d'autres les mois précédents). Peut-être intégrer le football dans cette analyse (un espace public de substitution) ?

Le football comme miroir de la difficulté de construire un espace public (l'unification de la société). Il y a une participation possible des gens (participation qui n'existe plus), ainsi les cartes de supporters, les élections du président de Boca, les sections locales de chaque club important (une participation de substitution, chacun est ainsi l'acteur d'un espace public). Ana Maria et son père qui est « hincha de Boca » [supporter de Boca], dont elle a fréquenté le club d'enfants construit par ce club dans la Costanera sud, son mari lui, toujours par filiation, est un partisan de River [l'autre club de football populaire]. Comment Menem s'inscrit là-dedans : il est présenté comme un partisan de River, le fait qu'il porte un mauvais sort, le voyage aux USA lors du Mondial de 1994, etc.

Finalement, ses rapports « incertains » avec l'Argentine, à la fois de passion et de frustration³, laisseront quelques écrits, pas

³ Car les divers projets de recherche avec les collègues universitaires ne se traduiront pas en enquêtes concrètes.

nombreux mais denses (Althabe, 1998 ; Althabe & Schuster, 1999). En particulier, ce chantier lui offrira un matériel précieux pour ses investigations sur le processus d'individualisation et la production des identités collectives, problématiques sur lesquelles il réfléchissait depuis longtemps dans le cadre de son ouvrage d'épistémologie de l'anthropologie⁴.

Pendant ces années, je suivrai le rythme imprimé par ses allers/retours à mon pays d'origine. On s'organisera de manière à ce qu'une partie, au moins, de nos séjours coïncide. Ainsi, nous réussiront à faire quelques enquêtes ensemble et à animer des activités académiques dont la plus intéressante, pour son originalité, a été un atelier de recherche pour des jeunes chercheurs en anthropologie. L'exercice était simple mais nécessitait un minimum de courage : il s'agissait d'exposer les problèmes (et non les réussites) rencontrés au cours des enquêtes pour que Gérard réagisse, apportant des éléments de compréhension de la situation problématique. Le souvenir qui me reste de ces expériences est l'ouverture d'esprit qu'il démontrait en se pliant sans réticences et avec enthousiasme aux propositions les plus imaginatives et ubuesques, venues tant des étudiants et des collègues que des gens rencontrés lors des différentes incursions citadines. Je reconnais aussi dans cette attitude sa passion pour le « terrain » : il entendait le récit de chaque enquête, de chaque expérience comme si elle était la plus intéressante qu'on ne lui avait jamais présentée !

En février-mars 2004, nous avons été pour la dernière fois en Argentine. Nous avons démarré une nouvelle recherche sur le phénomène d'appropriation généralisée et rapide des cultures transgéniques par les agriculteurs argentins. Nous avons conduit des entretiens auprès des *terratenientes* ainsi que des petits exploitants de la « pampa gaucha ». J'en conserve l'image d'un anthropologue sans âge, jouissant du plaisir d'être tout simplement « sur le terrain ».

⁴ Le travail d'édition de cet ouvrage est en cours et sera probablement achevé pour la fin 2006.

Les mains à la pâte

Une dialectique du réel

Travailler avec lui a été avant tout la découverte d'une sensibilité humaine rare, infiniment généreuse au niveau le plus essentiel. Cette sensibilité constituait sans doute le terrain où sa démarche de connaissance s'enracinait. Une anecdote qu'il utilisait souvent dans la présentation de sa recherche « chez les pygmées Baka » de l'Est-Cameroun est emblématique de cette cohérence entre sa position intellectuelle et sa pratique de vie. Après quelques semaines dans le village et lorsqu'il commence à s'intéresser aux activités rituelles, Gérard est fortement surpris de voir circuler, au cours des cérémonies, des boîtes de conserve. Face à cet objet, tout à fait étrange au répertoire du « primitif », il se pose la question-clé dont la réponse distingue une anthropologie « complaisante » d'une « critique » : Qu'est-ce que je fais de ces boîtes dans mon analyse ? J'en parle ou je n'en parle pas ?

En prenant le pari d'en parler, Gérard optait pour la production d'un certain type de connaissance sur le social. J'ai considéré ce choix comme un fait de détail qui parle d'une perspective générale : son anthropologie critique. Quelque part, je l'ai comprise comme une décision significative par laquelle il ancrerait sa pensée dans « le présent » et fondait sa démarche, orientant son analyse vers la compréhension des rapports sociaux tels qu'ils s'élaborent au quotidien. Pratique de terrain et interprétation vont ensemble et sa production intellectuelle en est un bon exemple : plutôt que de restituer les registres symboliques et sociaux coupés du contexte dans lequel les pygmées vivent, Gérard s'interrogera sur les relations de dépendance qu'ils entretiennent avec leurs voisins, les bantous sédentaires.

Par ailleurs, ce choix est en continuité avec son refus d'autoconstruction identitaire comme un anthropologue « africaniste spécialiste des pygmées », propre d'une anthropologie « classique » qui reconnaît la division en « aires culturelles ». Convaincu que la spécialisation géographique (anthropologue africaniste...) ou thématique (anthropologue urbain...) amène tôt

ou tard à une stérilité conceptuelle, il s'est efforcé personnellement de toujours choisir des terrains d'enquête nouveaux et, au niveau de son actuation institutionnelle, il a milité pour que l'ethnologie française rompe avec la dualité *ici folklorique/ailleurs exotique* et se saisisse des problématiques contemporaines de la société, outrepassant sa tradition « folklorisante » et « exotisante » (notamment lorsqu'il s'est retrouvé président de la Commission permanente du conseil du patrimoine ethnologique français, 1988-1993). Ainsi, la démarche althabienne appelle à une « décomposition radicale de l'exotisme », ce qui suppose sortir définitivement du schéma dans lequel l'anthropologue construit son savoir à partir d'une distance maximale (altérité ethnoculturelle) avec son interlocuteur, tel que le préconisait l'anthropologie positiviste, structuraliste ou marxiste, entre autres (sans oublier, par exemple, la notion de « défamiliarisation » forgée par les postmodernes qui, malgré leur volonté de se penser comme un dépassement du positivisme, s'inscrivent dans sa continuité en soutenant le besoin d'un regard « éloigné », « défamiliarisé »).

Pour résumer, cette anecdote sur les boîtes de conserve (d'abord, les voir, et puis en faire un objet d'analyse au même titre que ceux traditionnellement considérés comme « ethnographiques ») fait ressortir une marque personnelle que je définirai comme sa *volonté de véracité*. Si l'on réserve la notion de *vérité* pour une épistémologie d'inspiration positiviste, on peut dire que Gérard considérait comme un enjeu épistémologique le principe de *véracité* (Habermas, 1997). Dans le cadre d'une démarche compréhensive, le travail de l'anthropologue consiste à interpréter ce qu'il y a de *véritable* dans la rencontre entre lui et son interlocuteur, ses partenaires d'enquête. Ainsi comprise, si vérité il y a, elle est *intersubjective* et, en ce sens, ne peut être saisie qu'en fonction d'un contexte et d'un mode de communication. Le principe de *véracité* appliqué à la démarche d'enquête suppose que toute parole (y compris le « mensonge ») ou action (y compris la « non-action ») enferme une « vérité » ; appliqué à soi-même il implique une vigilance méthodologique et théorique extrême, laquelle dans l'épistémologie althabienne a donné lieu aux notions

d'implication et de réflexivité sur lesquelles je ne reviendrai pas ici⁵.

Savoir et praxis

Travailler avec lui signifiait aussi faire l'école d'une anthropologie pour laquelle l'enquête de terrain constituait l'épicentre du métier. Ainsi, j'ai compris ce que « interpréter » voulait *réellement* dire en faisant la pratique avec lui : combien d'heures nous avons passé (entre janvier 1997 et juillet 1999) au premier étage du traditionnel café Cluny (à l'angle des boulevards Saint-Germain et Saint-Michel, aujourd'hui remplacé par une chaîne de restauration tout a fait insipide nommée La Brioche Dorée) à entendre les bandes enregistrées de mon enquête de terrain dans un laboratoire de biologie moléculaire français, à discuter sur tel événement ou échange que je rapportais, à réfléchir sur tel quiproquo ou telle demande d'alliance venue de l'un des interlocuteurs, et ce dans le but de dégager les significations que ces différentes pièces du puzzle contenaient !

Gérard avait un regard décalé lui permettant de saisir ce qui fait sens dans les rapports sociaux. Sa capacité à extraire l'essentiel, l'original, le propre de chaque événement, ce qui le constitue, la structure, cela même qui est sa condition d'existence imaginaire et symbolique, cette capacité donc était remarquable et je ne l'ai pas retrouvé ailleurs avec une telle acuité.

Il a tenté de rendre compte de ce talent d'anthropologue en systématisant une méthode de recherche. Sa « démarche anthropologique » s'est constituée, bien sûr, en dialogue permanent avec la production théorique intradisciplinaire et aussi en phase avec la philosophie compréhensive de Gadamer, l'existentialisme de Sartre et le matérialisme de Marx et de Lukacs. Mais ce qui rend singulière cette démarche c'est qu'elle s'inscrit et marque tous les registres du vécu. Chez Gérard réfléchir, observer, analyser, comprendre... étaient des activités qu'il menait en même temps et en continuité avec les autres. Dans son mode de vie, l'exercice

⁵ Pour une revue détaillée de ces notions voir : Althabe & Selim (1998, 2001) ; Althabe & Hernandez (2004).

quotidien d'un regard attentif était permanent, où qu'il soit (dans le métro, au cinéma, au restaurant, à Paris, à Bucarest, à Buenos Aires...), à propos de n'importe quel rapport (un collègue, un ami, un étudiant, un interlocuteur sur le terrain...) et quelle que soit l'occasion (une réunion au ministère, un séminaire à l'EHESS, un roman d'aventures, un film au cinéma, une promenade en famille, un repas de Noël...), comme si son terrain était partout, confirmant irrémédiablement son sentiment d'étrangeté perpétuel. Son rapport à l'œuvre de Kafka, en particulier son revenir cyclique à *Le château* et *Le procès*, tient peut-être à cette posture de vie : quelque part, un jeu de miroir s'était installé entre lui et les protagonistes kafkaïens, qui cherchent inlassablement le sens, d'ailleurs inaccessible, du monde qui les entoure.

Quoi qu'il en soit, il a fait de cette sensibilité un dispositif de recherche lequel, réinvesti dans une réflexion épistémologique ambitieuse, lui a permis d'élaborer sa perspective anthropologique. D'une rare complexité dérivée de sa finesse analytique, de sa volonté de « se placer à l'articulation des dimensions en jeu », cette démarche interprétative a pu rendre compte des phénomènes aussi divers que le *tomba* (culte de possession à Madagascar), la production du champ politique dans les médias argentins ou la construction de « La maison du peuple » par Ceaucescu. Elle a su devenir instrument de lecture des différents contextes historiques, de la décolonisation à la globalisation en passant par la « décommunisation » ou la « post-dictature ». Cependant, cette même aspiration à une *interprétation totalisante* du fait social pose le problème du passage au registre littéraire. L'impossible écriture d'une anthropologie avec une telle vocation herméneutique apparaît dans toute sa cruauté : les textes de Gérard sont de difficile lecture car leur objet est de difficile écriture. Cette caractéristique intrinsèque à l'entreprise cognitive althabienne est accentuée par la tendance innée de l'anthropologue à l'autocritique impitoyable, ce qui donne comme résultat ou bien des textes magistraux, où chaque mot est pesé au milligramme près (comme dans *Oppression et libération dans l'imaginaire* ou *Regards sur la ville*), ou bien des textes infiltrés d'idées implicites, assez hermétiques, où l'effort

d'approfondir une analyse des articulations l'emporte sur la vocation de communication ou de pédagogie (ce qui arrive surtout avec certains écrits d'orientation épistémologique).

Enfin, s'inscrire dans un dialogue avec cette perspective signifie faire le choix d'une anthropologie résolument critique. L'empreinte politique de la production intellectuelle de Gérard tient fondamentalement au fait qu'il se place dans l'ici et maintenant pour rendre compte de la logique des rapports sociaux. Ni l'histoire, ni le symbolique ni toute autre dimension isolée (fut-elle l'économique) ne fonctionneront chez lui comme des alibis au service d'une analyse déconnectée du mode de fonctionnement du pouvoir. Ainsi, par exemple, son approche du *tromba* ne se borne pas à sa seule dimension symbolique ; elle en tient compte, mais pour la réinvestir dans un exercice de déconstruction grâce auquel il montre comment cette pratique de possession est le terrain d'expression d'une contradiction : en quelques mots, le conflit de pouvoir entre les villageois et les fonctionnaires dans une conjoncture dominée par la décolonisation.

Les invariants culturels, si chers à une certaine anthropologie, n'ont pas de territoire dans l'épistémè d'Althabe. Son objet est le mode de communication qui structure un champ social, c'est-à-dire l'espace de signification partagé qui permet l'échange entre des individus aux attentes et aux itinéraires singuliers. La dialectique du sujet et du collectif, telle qu'elle s'élabore dans la société contemporaine, est ici au centre de sa réflexion.

Situé dans des champs microsociaux précis (soulignons-le encore une fois, aussi divers qu'un quartier de Brazzaville en 1957, un village malgache en 1965, un quartier périphérique nantais en 1973, une agence de publicité argentine en 1986, une entreprise française d'électricité en 1988, un village roumain en 1995, un champ de production agricole de la *pampa gaucha* en 2004...), l'ethnologue assiste à des échanges interpersonnels, à des événements collectifs, à la production d'univers matériels et symboliques dont il tente de restituer la généalogie sociale. Se placer dans le microsocial ne veut pas dire s'y enfermer. L'enjeu majeur des analyses sur ces productions singulières reste leur

articulation à la société globale dans laquelle ces microsituations prennent sens (fortement contraire à une anthropologie qui découvre « le village dans la ville » ou « la culture d'une entreprise », par exemple). C'est dans cette aspiration d'intellection globalisante que la notion d'« autonomie relative » devient pertinente : elle rend compte de ce projet risqué qui consiste à dégager le mode de communication (ou l'acteur idéologique, le médiateur symbolique, l'espace de signification commun...) propre à un champ social pour ensuite le replacer dans la continuité d'une réalité sociopolitique et historique majeure, celle qui constitue l'horizon de toute production conjoncturelle. Ici se fait jour la deuxième dialectique dont il s'agit de rendre compte dans son anthropologie au présent : l'articulation du local et du global telle qu'elle se joue dans des situations précises.

La volonté de produire un savoir qui se veut praxis et en rapport avec les acteurs dont il parle est intrinsèque à sa perspective intellectuelle (en bon interlocuteur sartrien). Certaines configurations historiques lui ont été explicitement favorables : ainsi, *Oppression et libération dans l'imaginaire* sera lu et fera l'objet de débats parmi ceux qui deviendront les protagonistes des révoltes rurales et urbaines malgaches en 1971-72. D'autres configurations, plutôt liées aux enquêtes menées à partir de 1973 sur le territoire français (dans « les espaces de cohabitation d'immeubles HLM », les quartiers périphériques, les écoles, les entreprises, etc.), l'ont conduit à s'interroger sur cette articulation entre pratique analytique et action politique, si bien réalisée ailleurs. Ainsi, il écrit dans la revue de gauche *EN JEU* « Production de l'étranger et xénophobie » :

Le terrain principal où se localise une opposition efficace à la campagne xénophobe se situe dans la vie quotidienne et implique une reconstitution de la présence militante, celle-ci étant porteuse d'un projet social qui soit une réponse alternative au mouvement de production des Maghrébins en acteurs idéologiques et qui organise un débat démocratique sur le pluralisme ethno-culturel existant de fait. Est-ce une utopie ? Peut-on imaginer plus mauvais moment, mais n'est-ce pas l'avenir de notre société – celui de la gauche secondairement – qui est en question ! » (1985 : 66).

Son rapport au politique se transforme suivant l'évolution de la conjoncture. Les dernières années, il s'était plongé dans une réflexion approfondie sur le processus de globalisation tel qu'il pouvait être saisi par le regard anthropologique. Cet intérêt s'est traduit par l'ouverture d'une série de chantiers d'enquête. Il s'interrogera alors sur « les pratiques ludiques, sportives et festives comme autant d'analyseurs du processus de dédoublement dans lequel sont pris les acteurs » du monde globalisé. De même, ses enquêtes sur la ville seront prolongées par une recherche sur le mouvement de « mise en spectacle » de l'urbain qui peu à peu devient « décor », avec la figure emblématique qui est le touriste, œil regardant la ville à travers la lentille d'une caméra. D'autres questions porteront sur ce qu'il appellera « la médiatisation et les scènes annexes : la juridiciarisation, la psychologisation, l'individualisation », où l'enjeu consiste à rendre compte de la production de la figure sociale d'individu pour qui le « je est un moi ».

Pour les chercheurs en sciences sociales, les élaborations conceptuelles de Gérard Althabe restent des défis intellectuels difficiles à esquiver. Les questions qu'il a posées appellent des réponses qui obligent toujours à un investissement assez important tant sur le plan méthodologique que théorique et humain. Ce regard décalé qu'il pratiquait nous renseignait sur des choses bien originales et essentielles de cet « univers symbolique et matériel » dans lequel nous évoluons. Les longues conversations sur la marche de ce monde sont encore présentes dans nos souvenirs. Désormais, il faudra se tourner vers ces petits scarabées noirs qu'était sa calligraphie. Ses textes sont là. Ils peuvent devenir des nouveaux rendez-vous pour penser, ensemble, notre présent, notre métier, notre production de connaissances sur le social.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ALTHABE G., 1985. « Production de l'étranger et xénophobie », *ENJEU*, 21 : 62-66.

ALTHABE G., 1998. « Détour par Buenos Aires », in ALTHABE G., SELIM M., *Démarches ethnologiques du présent*. Paris, L'Harmattan : 159-227.

ALTHABE G., 2001. « Pour une ethnologie du présent », *Ethnologies*, vol. 23(2) : 11-23 .

ALTHABE G., HERNANDEZ V. A., 2004. « Implication et réflexivité en anthropologie », *Journal des anthropologues*, 98-99 : 15-36.

ALTHABE G., SCHUSTER F. G. (dir.), 1999. *Antropología del presente [Anthropologie du présent]*. Buenos Aires, Edicial.

ALTHABE G., SELIM M., 1998. *Démarches ethnologiques du présent*. Paris, L'Harmattan.

HABERMAS J., 1987. *Théorie de l'agir communicationnel*. Paris, Fayard.

* * *

Hernandez Valeria (2005)

Notes sur une rencontre

In : Bazin L. (ed.), Hernandez Valeria (ed.), Hours
Bernard (ed.), Selim Monique (ed.). Gérard Althabe

Journal des Anthropologues, (102-103), p. 41-57

ISSN 1156-0428.